

Carnet de Campagne de Léonard Jean COUTURIER

Bernard BONDIEU

Notes JPB



Léonard Jean COUTURIER, mon arrière grand-oncle, auteur du carnet :

- Né à Sannat, Creuse, le 7 Novembre 1870, du mariage de François COUTURIER et de Marie Magdeleine COUTARD, demeurant au village d'Anchaud, commune de Sannat.

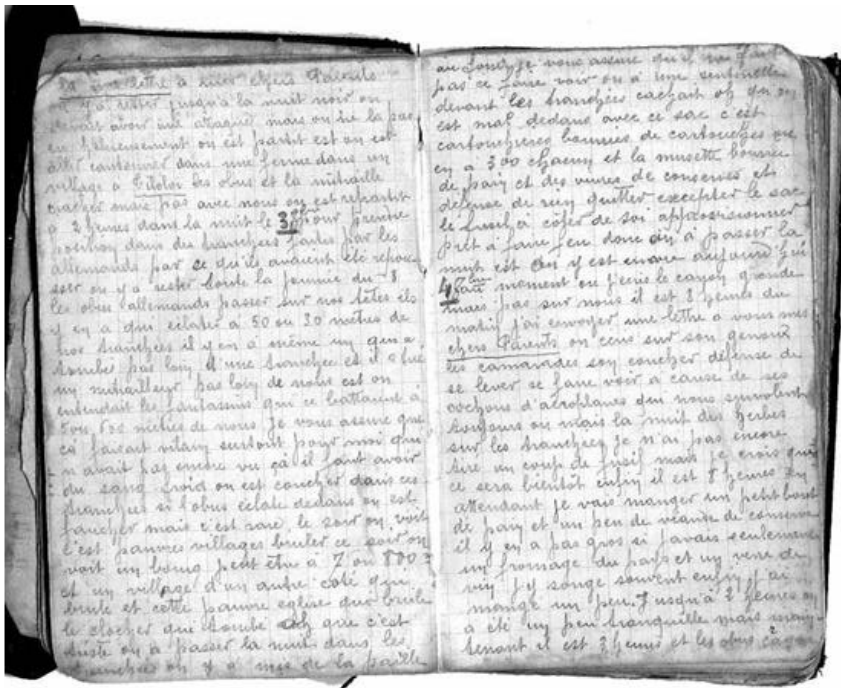
- Marié le 28 Mars 1903 avec Mélanie BONDIEU, mon arrière grand tante, à la mairie d'Arfeuille-Châtain, suite à un contrat de mariage du 21 Mars 1903.

- Appelé sous les drapeaux le 16 Juin 1906, recrutement de Guéret

classe 1890

- Maréchal des logis N° matricule 977 au 52ème régiment d'artillerie :

NB : Une notice biographique lui est consacrée dans ce livre (Fiche MPLF N°53)



Parti de Montluçon le 29 septembre 1914 à 1 heure de l'après-midi, pris la ligne de Moulins. Arrivé à Moulins, pris la ligne de Paray le Monial, y passer la nuit, reparti à 2 h du matin, repassé par Moulins, pris la ligne de Paris, passé à Nevers – Rambouillet – Creil, contourné Paris et arrivé à Ressons-sur-Matz (Oise) à 8 heures du

matin le 1er octobre...

Le régiment de Jean Léonard Couturier va combattre dans la Somme, entre Tilloloy et Lassigny, dans le secteur du Bois des Loges à Beuvraignes. Les Allemands, en cette fin 1914 veulent percer vers Compiègne et Paris, et les défenseurs ont pour mission absolue de les empêcher de passer. S'en suivent des combats acharnés que nous racontent Jean Léonard, acteur et témoin de cette impitoyable bataille.

Le 2 octobre on est arrivé en vue de l'ennemi à 5 heures. On a fait des tranchées. Aussitôt qu'elles ont été faites, en avant plus loin l'ennemi s'était un peu replié. On est

reparti. On a fait d'autres tranchées. On a attendu un moment, et nous voilà repartis. Ils nous ont amenés dans un bois en arrière. On a reformé d'autres tranchées pour nous garantir des obus de l'artillerie. J'ai écrit là une lettre à mes parents. On y est resté jusqu'à la nuit noire. On devait avoir une attaque mais on ne l'a pas eue, heureusement. On est parti et on est allé cantonner dans une ferme dans un village à Tilloloy(*Somme*). Les obus et la mitraille crachaient, mais pas avec nous. On est reparti à 2 heures dans la nuit **le 3 octobre** pour prendre position dans des tranchées faites par les Allemands, parce qu'ils avaient été repoussés. On y est resté toute la journée du 3. Les obus allemands passaient sur nos têtes. Il y en a qui éclataient à 50 ou 30 m de nos tranchées. Il y en a même un qui est tombé pas loin d'une tranchée, et il a tué un mitrailleur pas loin de nous. Et on entendait les fantassins qui se battaient à 500 ou 600 m de nous. Je vous assure que ça faisait vilain, surtout pour moi qui n'avais pas encore vu ça. Il faut avoir du sang froid. On est couché dans ces tranchées. Si l'obus éclate dedans, on est fauché, mais c'est rare, le soir on voit ces pauvres villages brûler. Ce soir on voit un bourg, peut-être à 700 ou 800 m, et un village d'un autre côté, qui brûlent, et cette pauvre église qui brûle, le clocher qui tombe. Ah que c'est triste ! On a passé la nuit dans les tranchées. On y a mis de la paille au fond. Je vous assure qu'il ne faut pas se faire voir. On a une sentinelle devant les tranchées, cachée. Oh qu'on est mal dedans avec ce sac, ces cartouchières bourrées de cartouches. On en a 300 chacun, et la musette bourrée de pain et des vivres de conserves, et défense de rien quitter, excepté le sac, le fusil à côté de soi, approvisionné, prêt à faire feu. Donc on a passé la nuit, et on y est encore aujourd'hui **4 octobre**. Au moment où j'écris, le canon gronde, mais pas sur nous. Il est 8 heures du matin, j'ai envoyé une lettre à vous, mes chers Parents. On écrit sur son genou. Les camarades sont couchés. Défense de se lever, se faire voir, à cause de ces cochons d'aéroplanes qui nous survolent toujours. On met la nuit des herbes sur les tranchées. Je n'ai pas encore tiré un coup de fusil, mais je crois que ce sera bientôt. Enfin, il est 8 heures, en attendant je vais manger un petit bout de pain et un peu de viande de conserve. Il y en a pas gros. Si j'avais seulement un fromage du pays et un verre de vin. J'y songe souvent. Enfin, j'ai mangé un peu. Jusqu'à 2 heures, on a été un peu tranquille, mais maintenant il est 3 heures et les obus ragent, et la fusillade reprend. Il y en a pour la soirée. Il est 5 heures. On est en avant du village de Tilloloy, à 100 mètres, et il brûle. Ils ont réussi à y mettre le feu. Les mitrailleuses éclatent de tout côté... Vers 4 heures, j'ai été envoyé en patrouille en avant, jusqu'aux premières tranchées, en face de l'ennemi. Tout à coup, ils nous ont aperçus, et les balles de siffler. On s'est sauvé à toutes jambes. J'étais avec 3 hommes. Personne n'a été atteint...

5 octobre : On a encore essuyé le feu de l'artillerie, et on a évacué nos tranchées. Les Allemands ont avancé, et ils ont chargé 3 fois à la baïonnette. Il y a eu beaucoup de morts de part et d'autre, mais on a réussi à la reprendre. Heureusement c'est les chasseurs à pied qui l'ont reprise, on était parti, mais entier, mais on n'a pas eu de chance quand même. Les aéroplanes nous ont signalés. Les gros canons se sont mis à nous canarder, il n'y en a pas eu de ma section, mais d'une autre à 30 mètres. Il y eut 2 morts et 2 blessés. Il y en a eu 2 qui sont tombés à 10 mètres de nous.

Heureusement qu'on s'est couché. Sans ça, ça y était ! On a continué à marcher et on est arrivé dans un bois. On a fait des tranchées mais les obus sifflaient encore. On y a resté jusqu'à la nuit, et ils nous ont amené à la nuit, dans un village, à la Poste, dans l'Oise. On s'est couché dans un hangar...

7 Octobre : On n'est pas sorti du village qu'un avion nous signale, et nous suit en lançant des fusées pour signaler notre marche. On a reçu, au moins pendant deux heures, le feu de l'artillerie, mais il tombait tout à droite. Les obus sifflaient. On s'est mis à la course pour arriver au bois, dans les tranchées. Heureusement, car les obus sifflaient comme la grêle, mais on a les tranchées pour nous abriter. Mais c'est cette nuit qu'on y va en 1ère ligne. Je m'arrête car je commence à avoir peur. Je m'en remets toujours à la grâce de Dieu, et à la bonne Ste Vierge. Je prie. Je vais dire mon chapelet. Il est 8 heures. Il fait bien noir. On sort des tranchées comme des fantômes, et nous voilà partis en 1ère ligne. On arrive dans un village des Loges, barricadé. On passe, on se met en défense de parler, et on marche sur la pointe des pieds. On arrive au boyau qui conduit aux tranchées. En rampant, on arrive, et les autres s'en vont. Ils y sont restés 16 jours, en se remplaçant. Deux jours avant, et encore la veille, les Allemands ont chargé sur tout le front ceux qu'on a remplacés, en ont tués au moins 6 ou 700, et fait prisonniers 8 ou 900. Ils se rendent facilement aussitôt qu'ils se voient pris, et en ont eu une trentaine de morts, plus que ça, car il y a une section qui s'est rendue avec un lieutenant. Et ils les avaient mis le lendemain sur leurs tranchées debout, alors les nôtres ont tiré dessus quand même, car ils s'étaient rendus. Et ils en ont repris quelques-uns, et avec eux le lieutenant qui était blessé. On l'a soigné, et deux jours après, il a été jugé, a été dégradé, et fusillé. Il ne pouvait pas se tenir. On l'a mis sur le brancard, et on l'a fusillé. Je ne l'ai pas vu, mais je l'ai entendu. Ah que c'est triste ! Il fait bon de faire son devoir. (1) Ah, je reviens à ce soir. On entend les plaintes des blessés allemands qui sont en avant de nous. Ils ont demandé une journée pour enlever leurs morts mais on n'a rien accordé. Il est venu un parlementaire et on l'a reçu à coups de fusil, car quand ils en accordent, c'est que pour prendre des plans de nos tranchées, donc on ne voit rien. On prend chacun sa place. On fait des petits créneaux et on attend. Ah que c'est triste. On entend quelques coups de fusil et on va passer la nuit à veiller un sur deux.

(1) *L'événement est assez difficile à comprendre. Mais si on analyse soigneusement le texte, on se rend compte que l'auteur explique que les soldats français ont tiré sur leurs compatriotes qui s'étaient rendus aux Allemands, et que ces derniers exposaient en avant de leur tranchée. Les officiers français voulaient ainsi punir, « pour l'exemple », les hommes qui s'étaient rendus coupables d'une soi-disant lâcheté, allant même jusqu'à ramener le lieutenant blessé, pour le dégrader et le fusiller. Recherche faite, il s'agit probablement du sous-lieutenant Jean-Julien Chapelat qui fut fusillé dans les conditions décrites par Jean Léonard Couturier le 11 octobre, après s'être rendu avec ses hommes le 7 octobre. Il a été partiellement réhabilité en 2014 en étant déclaré « Mort pour la France ». Le 11 octobre 2014, une stèle a été élevée 100 ans après, jour pour jour, sur le lieu même de son exécution à Beuvraignes, au Bois des Loges (Somme).*

8 Octobre : Ah, nous voilà au jour. On verra ce qui se passe. On n'a pas eu d'attaque la nuit. On en menait pas large. On attendait toujours le moment d'être tués. Aussitôt qu'on voit clair, on voit tous ces morts. Il y en a au moins 200 devant notre tranchée, les uns à 10 m de nous, et même à côté de nos tranchées. Ils s'avançaient en colonne par 2, et ils les fauchaient. Il y en a qui ne sont pas finis de mourir, et ils les laissent. Il y en a aussi des nôtres derrière notre tranchée, et même dedans, mais simplement les morts, une dizaine, on voit ces pauvres corps coupés, et on attend le même sort à chaque instant, mais dans ce moment, on ne songe à rien. Je songe à vous mes chers parents, mais on n'a pas la tête à soi. On est comme fou. Je vous assure qu'on a les membres raides les matins jusqu'au soir, et la nuit, couchés dans cette terre, et pas moyen de marcher. Ce n'est pas grand. On y creuse plus profond pendant la nuit à genou, car si on se lève, on pourrait attraper une balle par la tête. Au moment où j'écris, il est 3 heures, et on est toujours en attente. Peut-être que ce sera cette nuit ou demain. On n'en sait rien. Enfin, on vit toujours en espérance. S'il faut y périr, on aura toujours combattu pour sauver son pays. Je me suis pas trompé qu'il y aurait une attaque par-là, vers les 6 heures. Ils nous avaient apportés un peu de soupe, on l'avait mangée. On mangeait un bout de pain et de viande, tout à coup on entend à notre droite une fusillade, et une autre qui nous répond, et nous autres, on commande feu, ainsi de suite de tous les côtés, et les canons qui se sont mis à gronder. On a bien laissé le bout de pain. On ne voyait que du feu. Leurs gros canons qui tiraient sans interruption sur nous. Ils vous passaient sur la tête, et ils éclataient en l'air, et les coups de fusil, on était tous dans le feu. Ce n'était pas facile de se parer, ni à droite, ni à gauche. On ne songe à rien. On tire voilà tout. Ça tire, ça tue. Tant pis pour ceux qui se trouvent au chemin. Je l'ai échappé belle. Un éclat qui m'a passé à 10 cm de la figure, et un autre qui a emporté le quillon de mon fusil. Ça m'a donné un coup. Il y en a eu un de nous autres pas loin de nous, de tué, et deux de blessés, et il y en a bien d'autres dans les autres sections, mais on ne sait rien. On est comme des bêtes. On est dans la tranchée. Heureusement, mais s'ils tombent dedans ces gros obus, ça en tue 5 ou 6, et ça en blesse autant, mais c'est rare, mais ceux qui éclatent en l'air, il peut venir des éclats, ces gros qui font des trous de 2 m de profondeur et 7 ou 8 m de circonférence. C'est bien triste pour ceux qui se trouvent là. C'est le hasard.

J'ai donc dit qu'on avait commencé à 6 heures, et on a fini par-là sur les 9 heures. On a bien tiré en moyenne chacun 250 cartouches. Tout à coup à 9 heures, les obus et les balles se sont arrêtés. Ça nous a bien soulagé. On avait une chaleur. On s'est tous regardés, et on était contents. Ils n'avaient pas avancé. Ils veulent à toute force percer nos lignes, mais on tient bon, et personne ne bouge, ni ne bronche. On est tous pareils. On combat tous pour la France. Enfin, je reviens. On n'a pas fermé l'œil de la nuit. On surveillait, car ce n'est pas le moment de dormir. Ne voilà-t-il pas qu'on nous surprenne, on serait de jolis gars. Enfin, on n'a pas eu d'autres attaques pendant le reste de la nuit.

14 Octobre : De bonne heure, on est revenu dans nos tranchées, et on s'est reposé un peu. On ne peut pas dormir car les obus sifflent, et ce soir à 4 heures, il en est tombé un à 40 m de moi, sur un caisson d'artillerie. Ça l'a tout démoli, et ça a tué les

6 chevaux, et tué 1 artilleur, et blessé 5 hommes de la 8^{ème} compagnie grièvement. On n'en menait pas large. C'est dans ce moment qu'on prie. Nous voilà au soir. On est encore revenu à la place qu'on occupe à l'entrée du village. On y est allé un peu plus tôt. On a curé le fossé. On a mis de nouvelle paille. On a laissé les tentes, et on s'est assis. Il y a eu une attaque qui a commencé à 5 heures. Les balles et les obus sifflent, ça passait juste au-dessus de nous. Sac au dos, prêts, on a attendu un moment, et vers 7 heures, la fusillade s'est apaisée, et on a passé le reste de la nuit.

15 Octobre : De bonne heure on est revenu encore dans nos tranchées. On a dormi un peu. Elles ne sont couvertes pas beaucoup, car il tombe de l'eau à petit moment. On a qu'une tente pour deux. On est bien mal, jamais se débarbouiller, et la barbe, on est joli, vrai des ramoneurs toujours dans la terre. Je crois bien que j'ai attrapé des douleurs dans les genoux. Je ne peux pas les laisser pliés. Si seulement ils enflaient, je pourrais partir pour Montluçon, mais il vaut mieux d'une manière que je ne n'attrape rien. Dieu le veuille. Oh mes chers Parents, voilà 15 jours qu'on couche dans les tranchées, dans la terre. Ah que c'est triste, mais on nous dit tout de même qu'on doit être relevé cette nuit, mais il va falloir y retourner encore ce soir à l'entrée de ce village. On est à côté d'une fosse de nos soldats morts. Il y en a au moins 60 les uns sur les autres, des Français. On a mis une croix, des fleurs, et c'est tout pour ces pauvres enfants morts pour la Patrie. Ce soir on est encore revenu à la même place qu'on occupait tous les soirs. Sur les 7 et 8 heures, une autre attaque. Ça chauffait. Les balles nous sifflaient encore aux oreilles. Heureusement qu'on ne lève pas la tête. Mais tout à coup sac au dos, heureusement que la fusillade a cessé, sans ça, ça y allait à la baïonnette. La nuit c'est bien triste. Enfin, ça s'est arrêté et on était tous contents.

18 octobre : Ce soir j'ai écrit une lettre. On se lève et on nous dit que ce soir on part, et on n'a pas attendu ce soir, par-là, vers 2 heures, sac au dos, en route pour aller faire une attaque, car le 92^e ne veut pas la faire. On a pour mission de prendre une ferme occupée par les Boches en dehors du village de Tilloloy. Pour y arriver, on a fait au moins 100 m en rampant derrière une haie. Les aéros nous ont signalés, et les obus et les balles de pleuvoir. On s'est aplati derrière la haie. On n'était pas gros, je vous l'assure. Heureusement qu'il y avait une petite tranchée derrière la haie, et on y a sauté un par un, et on l'a faite plus profonde. C'est la 7^{ème} et 8^{ème} qui ont attaqué, sans résultat. Elle a eu 2 ou 3 morts, et quelques blessés, et nous, notre compagnie, a eu 1 blessé. La fusillade a duré au moins 4 heures. Je croyais que ça n'allait pas finir. Je priais Dieu, je vous l'assure. Tout de même, ça s'est arrêté, et on a passé la nuit dans ces petits trous, couchés sur la terre. On a les pieds gelés, et défense de se déséquiper. Oh qu'on est mal.

22 Octobre : Au matin, il est arrivé un détachement de blessés et de malades guéris pour nous renforcer. J'ai été content en apercevant tout à coup Chénebit (1) qui venait à la compagnie. On a demandé au lieutenant à être ensemble et il a accordé. Il a passé à mon escouade. On pourra parler du pays. Richard Depoux (1) est aussi à la

compagnie, et Rollin qui marche avec nous. On se réunit souvent ensemble. Ecris une lettre. (1) *Respectivement du Bourg de Sannat et des Fayes*

24 Octobre : J'ai été nommé avec 2 hommes par section pour aller chercher des pommes de terre, et j'écris ces mots du champ, assis sur l'herbe. Tant qu'ils les arrachent, il est 8 heures. On entend le canon car on est pas loin des lignes, car il y a des obus qui ont tombé dans le champ. On revient et on les pèle pour la soupe.

2 Novembre : En ce triste jour des Morts, on est toujours ici. J'ai dit mon chapelet pour nos chers défunts, et pour ces pauvres Ames.

3 Novembre : Toujours ici. J'ai écrit une lettre, et le lieutenant nous dit que c'est demain qu'on fout le camp dans un bois pour donner notre place aux tirailleurs sénégalais. Pourvu qu'on n'aille pas en 1^{ère} ligne. On a de la chance qu'il fasse bon. Il n'y a que les nuits qui sont froides.

4 Novembre : Ce matin à 5 heures, debout et sac au dos, en route pour un bois qui est à 2 km d'où on était. On fait des petites cabanes, vrai des bohémiens. J'ai été envoyé avec 6 hommes chercher de l'eau à Boulogne-la-Grasse (*dans l'Oise, mais à proximité de Tilloloy car on est à la limite des deux départements*) pour faire la soupe, à 2 km. On a trouvé du cidre, et on en a bu un bon coup, à 4 sous le litre. On a acheté du fromage, du papier à lettres, et du tabac. On était content. On est revenu, et au moment où j'écris, la soupe bout et mes camarades travaillent à faire une table. Pourvu qu'on n'y aille pas ce soir. Que dieu garde toujours sa sainte garde.

11 Novembre : En ce jour de la St-Martin, jour remarquable par son bon Saint (1), à 1 heure dans la nuit debout, et préparé à partir pour aller on n'en sait rien. En on le verra bien. On marche depuis 4 heures sous une pluie fine de brouillard et on voit rien. Qu'on est bien fatigué. Enfin on arrive en vue de Montdidier où j'ai écrit une carte, mes chers parents, la dernière de France, peut-être pas la dernière. Il faut l'espérer, mais pour quelques temps, car on va en Belgique où ça tape dur. On nous embarque à 4 heures du soir, et en route. On passe à St Omer, Calais. Il fait un temps abominable. On entend les vagues de la mer, et on arrive à Cassel gare sur la frontière Belge. On descend, et en route, on fait un kilomètre à pied pour traverser la ville, et on nous embarque de nouveau dans des camions automobiles. Il est 1 heure de la nuit, et il fait bien mauvais je vous l'assure. Il y en avait de ces camions, aussi long que de chez nous à Mainsat (2) car pour emmener tout le régiment, il en fallait. On monte une vingtaine dans chaque, et en route. On est resté dedans jusqu'à 5 heures. On était bien mal. Oh qu'il faut en voir. Et on nous débarque de nouveau à Ostende, ville de Belgique à 30 km de la frontière française. Ah qu'il fait froid dans ce pays.

(1) *Saint Martin, « patron » de Sannat, est célèbre aux yeux des chrétiens pour sa bonté.*

(2) *L.J. Couturier habitait à la Plagne (Commune de Châtain) à 5 km environ de Mainsat.*

2 Novembre : Il fait un vent et il tombe de l'eau glacée. Je crois bien qu'on n'en reviendra pas. Et je songe à vous mes biens chers et bons Parents, d'être si loin de vous. Oh que c'est triste ! On fait un peu de café, et c'est moi avec 2 hommes pour la section avec des seaux, on est allé chercher de l'eau en ville. On a bu 2 rhums avec Chênebit. Ça nous a un peu réchauffé. On a bu de la bière, deux sous le demi-litre, et du tabac, une grosse poignée pour deux sous, et 10 boîtes d'allumettes pour 4 sous. On retournait. On le boit. On mange des boîtes de conserves, et à 4 heures du soir, en route pour aller faire une attaque et essayer de prendre une tranchée occupée par les Boches. On en menait pas large, surtout n'avoir pas dormi pendant deux nuits du tout. On ne pouvait pas se tenir, mais il fallait y aller quand même, coûte que coûte... Tout à coup il arrive un obus, puis 2, puis 3, et ainsi de suite, sur le bourg. Le feu s'allume, et on voit ces pauvres maisons en flammes. Ah que c'est triste ! On est à 50 ou 60 m, et défense de bouger sous peine de mort. Et rien à boire et à manger, qu'un peu de pain et des boîtes de conserves. Le capitaine passe à 10 heures. On est couché dans l'eau, sur l'herbe, et il dit : mettez votre mouchoir autour du bras. Il nous donne le mot d'ordre de ralliement, et en route. On passe dans ce bourg, de chaque côté les maisons brûlent. Aussitôt la sortie du bourg, on se déploie en tirailleurs, et on fait des tranchées. Il fait un temps abominable, et il fait bien nuit. On fait les tranchées. On met un peu de paille, au fond, qu'on a trouvée. On se couche 10 minutes. Tout à coup, en avant, baïonnette au canon, je priais Dieu et la bonne Ste Vierge qu'ils me gardent, car j'ai dit : ma dernière heure est sonnée. On marche sans bruit. On arrive aux 1ères lignes occupées par les tirailleurs. Ils nous disent « ils sont à 150 m en avant », et les obus qui tournaient. J'ai dit « ça y est enfin. Il faut marcher ». On saute un fossé plein d'eau et bien large. Il y en a la moitié qui sont tombés dedans. On se déploie en tirailleurs. Il y en a beaucoup qui tiraient. Quand on trouve un barrage de fil de fer, on le coupe, et en avant. On n'entend pas de coups de fusil, ce qui nous étonne, et ce qui nous rassure. On trouve beaucoup de morts. On trouve leurs tranchées vides. On était un peu rassuré. On rentre dedans, et on attend le jour, il est 5 heures. Voilà la triste journée et la triste nuit. Du passé enfin. Je n'ai pas encore eu de mal. C'est le principal.

13 novembre : Au moment où j'écris il est 3 heures du soir, et toute la journée le canon a tonné. Heureusement qu'ils tombent plus loin, sans ça, on aurait été esquiné de notre côté. On ne s'est pas encore battu au fusil, mais à notre droite, ça a duré au moins 3 heures sans discontinuer. Il doit y avoir des morts et des blessés. Oh que c'est très triste ! C'est bien pire qu'en France. On attend avec anxiété la distribution des vivres car on n'a rien touché depuis 3 jours : que du pain, des conserves, et on l'a longue la dent. Et encore pourvu qu'on ne fasse pas une autre attaque, sinon on est foutu. On a resté toute la journée avec de l'eau sur les reins. Heureusement qu'on avait des tentes. Il y a un pauvre tirailleur blessé depuis 4 jours qui n'a pas été relevé, qui est couché à côté de moi, et il dort au moment que j'écris. Il a toujours soif. Il a la fièvre. J'avais des pastilles. Je lui en ai données. Il me fait trop pitié. Mais ce soir nos brancardiers l'emporteront bien. Que le Bon dieu et la bonne Ste Vierge que je prie tous les jours nous préservent d'une autre attaque, ainsi que notre bonne Dame de

Lourdes. Qu'ils me gardent toujours, et que je revois mes chers Parents sains et saufs comme je les ai quittés...

14 Novembre : Oh que je songe à vous mes biens chers Parents d'être si loin de vous. Si seulement on était en France, mais on est à 40 km de la frontière, entre Ypres et Dixmude où ça se bat le plus fort. Les Belges sont à droite et les Anglais à gauche. Toute la journée on entend les canons des 10 ,20 à la fois. Ah que c'est triste de voir ça ! Oh mes chers Parents, qu'on est mal, qu'on est mal ! Il est tombé de l'eau toute la journée. Ça coule fort par le toit de la tranchée. On met les tentes. Pourvu qu'avec toute notre misère, on fasse pas une attaque, qu'on a même un peu faim. On a eu un quart de café froid et un peu de pain, et un petit bout de viande gros comme 2 doigts. Ils vont faire la popote loin. Ce n'est pas prudent pour l'apporter. Ce soir on aura peut-être un peu plus. Que le bon Dieu et la bonne Ste Vierge, ainsi que Ma Dame de Lourdes nous préservent d'une attaque, et qu'ils me préservent de toute mort et de toute blessure. Que mes vœux et souhaits s'accomplissent. Encore une triste nuit à passer. J'ai été encore de relève de sentinelles car je me trouve au bout de la tranchée. Et on a un secteur à surveiller de 80 m pour qu'il ne s'infilte pas de soldats allemands. Toute la nuit les obus et les balles ont sifflé. Encore heureusement qu'où on était, il n'y est rien tombé. Peut-être à 30 m à gauche ? Ça en a tué un et blessé un autre de notre compagnie, et à droite, à la 8ème, ça en a tué 6 et blessé une dizaine. Oh que c'est triste ! Je m'arrête car je n'ai pas le courage de continuer car les obus éclatent sur nous et on attend toujours sa dernière heure. Je vais prier en attendant, que le Bon Dieu et la bonne Ste Vierge m'épargnent. Voilà la nuit. Je reprends encore la relève des sentinelles. J'en ai vu encore de cruel. Enfin heureusement que j'ai passé encore la nuit sain et sauf. Toujours de l'eau. Le temps nous dure d'être remplacés et je songe bien à vous mes chers et bons Parents.

17 Novembre : On passe la dernière journée au même cantonnement, et à 1 heure, en route pour trouver un autre cantonnement. On marche dans la boue jusqu'à mi-jambe. On arrive à une ferme. Elle était occupée par les Anglais. On attend jusqu'à la nuit sous la pluie, et ils nous ramènent au même bourg. On marche un par un, les autos, les voitures, les cavaliers, les canons. On n'a pas manqué d'arriver et risqué de se faire écraser. Enfin on arrive, on monte un escalier et encore sur un plancher. Pas un brin de paille. Encore qu'on est à l'abri car il y a au moins 20 régiments ici, des Français, des Anglais et des Belges. Il y en a la moitié qui couchent à plein champ, et il y a la glace tous les matins.

19 Novembre : Il tombe de la neige. Qu'est-ce qu'on va faire mon Dieu. J'ai porté mon fusil à réparer ainsi qu'une dizaine d'autres de la compagnie. Moi, ça avait emporté le quillon. J'en ai pas assez pris. J'ai écrit une autre lettre. On n'est pas loin d'Ypres. On est à 5 km. On entend toute une journée le canon. Il y en a 4 lignes, les uns derrière les autres, les Anglais et les Français, et les Allemands qui bombardent Ypres tout le temps. Ils ne peuvent pas réussir à le prendre. Peut-être qu'on va y aller cette nuit, car on se relève par bataillon et le 3ème y est revenu, le 1er y est, et ils viennent jamais

complets et c'est notre tour. J'en tremble à l'avance. Enfin, il faut prendre une résolution. Dieu m'aidera.

Dimanche 22 Novembre : Aussitôt le jour, en route pour retourner d'où on était la 1ère fois. On se recouche dans nos trous. On mange un peu de soupe avec un petit morceau de viande froide, car pour l'apporter ils vont faire la soupe loin, et on a une goutte d'eau de vie le soir, et un peu de café le matin, mais ça fait pas de bien. Au moment que j'écris, je m'arrête car il y a une grêle de coups de canon qui ont tombé sur nous, à côté de ma tranchée. Il y en a tombé 2 : un a cassé le fusil d'un homme que se trouvait en dehors, et un éclat qui a coupé la cartouchière d'un autre, et sa musette. Il n'a pas eu de mal. C'était drôle. On n'a pas le temps de s'en apercevoir : ça y est. Il y a des chevaux et des hommes pas loin de moi, ils ne sont pas enterrés. Il y a un jardin à côté d'une maison, pas loin de nous. Et c'est là qu'ils les enterrent. Et c'est plein de croix. On n'y fait pas attention car on en voit tout le temps. Pourvu qu'on n'aille pas en 1ère ligne ce soir. J'ai bien prié pour que le Bon Dieu et la bonne Sainte Vierge ainsi que notre bonne Dame de Lourdes me conservent des balles et des obus meurtriers. S'il faut aller dans des tranchées pas couvertes, je tremble à l'avance. On passe un joli dimanche. Que le bon Jésus que vous avez prié aujourd'hui mes bons Parents, m'épargne. On n'est pas allé dans d'autres tranchées. On est resté dans nos trous. On a été assez tranquille pour passer la nuit car le canon ne marche pas beaucoup. La nuit il n'y a que les balles et c'est bien assez.

Mardi 24 Novembre : Le jour nous voit encore ici, et au moment que j'écris, il est 11 heures et on a eu qu'une petite tasse de café, et on a bien faim. On a que du pain sec, bien dur. Oh que c'est triste ! Je suis forcé de m'arrêter un moment, car à tout instant il arrive un obus, 2, 3, 4, 5 ensemble qui tombent à 40 ou 50 mètres de moi. La terre en tremble, et je ne peux pas seulement tenir mon crayon, et pourtant il faut que je tienne mon carnet à jour pour vous faire voir toutes les misères qu'on a eues à supporter...

Vendredi 27 Novembre : Voilà le jour. Aussitôt il arrive un lieutenant d'artillerie, un peu plus loin dans la tranchée, avec des jumelles. Et le téléphone qui signalait à l'artillerie l'emplacement de leurs tranchées. Tout à coup, un canon arrive. Il tape un peu trop loin, un autre plus près, puis un autre 2, 3, 4 et 5 et toute la journée, on était étourdi d'entendre ça. Tout à coup, ils se sont mis à nous tirer aussi dessus, et c'est une mitrailleuse qui nous signalait. Il en est tombé une dizaine à côté de nous, et un qui arrive : Pan ! Il tombe entre notre trou et un à côté, blesse profondément les 2 hommes qu'il y avait dedans. Et voilà deux éclats qui arrivent et qui tombent sur nos tentes, les percent, et tombent à nos pieds, à 3 ou 4 centimètres, on était comme morts. On était blanc et on prie tout haut : mon Dieu protégez-nous, bonne Ste Vierge, ayez pitié de nous bon Jésus. Et les autres : deux qui appelaient au secours, et pas moyen de sortir. Oh que c'est triste ! Enfin ça s'est calmé un peu, et on est sorti. On les a mis sur une couverture, fait un petit pansement, et on les a traînés dans le boyau à genou, car c'est dangereux. On a fait 3 ou 400 mètres. On avait bien chaud. Les

brancardiers les ont emportés, et on est revenu à la nuit dans nos trous. Encore un ce matin en portant les lettres de notre section qui a reçu une balle dans la tête. Le pauvre gars. Il était du côté de Nantes. Il est mort deux ou trois heures après. Que c'est triste à 22 ans de mourir, et laisser ces pauvres os en Belgique. J'ai prié et dit mon chapelet, et on a passé la nuit en veillant, car on ne dort plus. Toujours sur le qui-vive. Heureusement, il y a eu une attaque sur la droite, mais elle n'est pas venue jusqu'à nous.

Dimanche 29 novembre : ...Sur 50 à notre section, on est plus que 18...

Mardi 1er décembre : Encore on se lève, et les obus et les balles sifflent, sans blesser heureusement personne. Ça passe tout sur nos têtes. Ils nous disent que c'est ce soir à 9 heures qu'on est relevé. Ça nous a rassuré. En effet à 9 heures, sac au dos, en route. On a marché, on a marché, on est passé à Ypres, jolie ville de 4000 habitants, mais toute brûlée, des quartiers entiers, de jolies maisons toutes tombées, et cette pauvre cathédrale toute démolie. C'est bien triste, des trous d'obus partout, des obus de 420 qui font des trous de 3 mètres de profondeur sur 10 ou 12 m de tour au milieu de la route partout où on passe, la gare toute démolie. On marche toujours. On n'en pouvait plus. On repasse à Flaminstingh où on était avant d'aller en 1ère ligne. On y passe, et ils nous disent que c'est encore à 10 km, et on en avait fait déjà une douzaine. Beaucoup sont restés en route. Moi j'en pouvais plus. Je suis tout de même arrivé. Les jambes ne pouvaient plus me porter. On s'est tous couché au lieu de manger. On a dormi un peu, et on a mangé. Figurez-vous qu'on est parti à 9 heures, et arrivé à 6 heures du matin. Si on a marché ! On a passé la nuit un peu tranquille quand on n'entend plus ces canons. J'ai bien prié le Bon Dieu qu'il me conserve.

Jeudi 3 décembre : Je me réveille. Je voulais me faire porter malade...Et je pensais, si je pouvais être évacué, je serais bien tranquille, si je pouvais m'en aller pour quelque temps. J'ai dit demain, je me fais porter malade. S'ils ne me reconnaissent pas, tant pis, on peut toujours essayer...Et je priais Dieu que je sois évacué, et ça n'a pas manqué.

Vendredi 4 décembre : Je me lève. L'heure de la visite arrive. On était 5 à la section. Le major nous examine les uns après les autres. Moi je dis que je suis fatigué, et que je tousse. Je me déshabille. Le major m'ausculte et me dit : vous avez un peu de bronchite du côté droit. Evacué avec un autre, j'étais content. On s'équipe et le capitaine nous mène à la gare à Poperinge. Ils me font un billet d'hôpital, et on monte dans le wagon...On embarque des blessés. Je suis content. Si seulement on pouvait aller à Montluçon pour quelque temps, ça serait autant de passé...Parti de Poperinge à 5 h ½ et arrivé à Angers (Maine et Loire).

Lundi 7 décembre : A 1 h du matin on nous fait monter en voiture et on nous emmène dans un lycée transformé en hôpital. On monte dans une salle de 25, on nous prépare des lits, et je me couche. Je suis avec un nommé Deschamps qui a une bronchite,

mais plus grave que moi. Le major le met au lait, et moi à la 1^{ère} portion avec un peu de vin, et du quinquina. Je suis plutôt fatigué. Ecris une lettre à maman.

Mardi 8 décembre : Toujours ici au lit. Le major me dit que j'étais simplement fatigué. Pas de bronchite. Je mange bien. J'ai écrit une lettre à ma sœur. Je suis bien content d'être à l'abri des balles et des obus.

Mercredi 9 décembre : Toujours ici. Le major me dit de me lever un peu. J'ai écrit une lettre à vous chers Parents.

Jeudi 10 décembre 1914 : Toujours ici. Je me suis levé hier et je me suis un peu enrhumé, c'est pourquoi je reste au lit. Aujourd'hui je voudrais que ça dure longtemps.

- Décédé le 23 Février 1915 à l'hôpital temporaire N°17, collège municipal de Châlons-sur-Marne. Cause du décès : « maladie aggravée au service ». (1)

- Inhumé au cimetière militaire de Châlons-sur-Marne (Marne).

Exhumation des restes le 28 Mai 1923, le corps est transporté par train et sera dirigé le 4 Juin 1923 vers la gare de Reterre, où son arrivée est prévue le 5 Juin à 10 h 22.

(1) On comprend que Bernard Bondieu, dans l'introduction du petit livre qu'il a consacré à la retranscription du carnet de guerre de son arrière grand-oncle, pose la question « De quoi Jean Couturier est-il vraiment mort ? »

ARFEUILLE-CHATAIN

Notice. — COUTURIER LÉONARD-JEAN, né à Saunat, le 17 novembre 1870, fils de François et de Coutard Madeleine, marié à Bondieu Mélanie, maréchal des logis au 52^e d'artillerie, décédé au collège municipal de Châlons-sur-Marne des suites de maladie, le 23 février 1915, à 21 h. 45.

Son mariage l'avait introduit dans une ancienne famille très religieuse. Lui-même était religieux. Il possédait à un haut degré le sens du juste et de l'injuste.

JEAN COUTURIER était membre du conseil municipal. Il comprenait la haute importance de l'agriculture et s'intéressait passionnément à tout ce qui concernait les champs. Il avait acquis une des grandes propriétés de la localité. L'administration militaire l'avait nommé membre d'une commission chargée d'évaluer les dommages de guerre.

